

# L'ÉGLISE «SÂN NICOARĂ» DE CURTEA DE ARGEȘ (ROUMANIE). RECHERCHES D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE<sup>1</sup>

SERGIU IOSIPESCU  
(Institut d'Études Politiques concernant  
la Défense et l'Histoire Militaire, Bucarest)

The study – based on archaeology and on the monument's researches investigation by the author in the years 2009–2011, with the funds offered by the Argeș and Muscel Archbishopric – concludes to the dating of the Sân Nicoară church from Curtea de Argeș in the middle of the 14th century. By the Greek-cross plan and with the bell tower upon the narthex – the church of Sân Nicoară belongs to an interesting Byzantine type including the churches of The Holy Virgin from Stanimachos/Asenovgrad in the Valachian-Bulgarian Empire (13th century), Saint John Aliturgetos from Mesembria/Nessebar, and the ruins of Caliacra discovered by archaeological excavations in the despoteia of Dobrotitza (1348–1384) and another buildings from the 14th century. The study describes also the evidence concerning the existence of a bell tower upon the narthex of the princely church of Saint Nicholas from Curtea de Argeș. Both churches, Saint Nicholas and San Nicoară have the same plan and belonged to the Court of first Metropolitan See of Walachia from Curtea de Argeș (1359). Their apparition was due to the important connections between the Principality of Wallachia and the low-Danubian and north-west Black Sea areas, including the Metropolis (Archbishopric) of Vicina, formerly part of the Byzantine Empire, afterwards belonging to despot Dobrotitza. Theoretically by the transfer of the Metropolitan See from Vicina to Curtea de Argeș (1359) the former diocese of Vicina was annexed by the last, but only under the rule of the prince Radu I<sup>st</sup> of Wallachia this became territorial effective.

**Keywords:** Principality of Wallachia, Curtea de Argeș, Church of Sân Nicoară, Church of Saint Nicholas, Metropolis of Vicina, 13<sup>th</sup>–14<sup>th</sup> Greek-cross plan churches with bell tower upon the narthex.

## Le site de Sân Nicoară<sup>2</sup>

La ruine de l'ancienne église de Sân Nicoară (Saint Nicoară<sup>3</sup>) se trouve au centre de la ville de Curtea de Argeș (département d'Argeș, au nord de la Valachie), sur un monticule d'une altitude de 448 m qui a vers le Nord la vallée Schitului (de

<sup>1</sup> Communication faite à la Section des Sciences Historique et Archéologie de l'Académie Roumaine, le 22 novembre 2011. Pour la version française de l'étude je dois remercier M. le professeur Andrei Pippidi pour ses conseils et sa sollicitude amicale.

<sup>2</sup> Classée monument historique (Liste des Monuments Historiques de Roumanie, no. AG-II-m-A-13655,13655.01, 1365.02).

<sup>3</sup> Nicoară est une forme roumaine populaire du nom Nicolae (Nicolas).

Rev. Études Sud-Est Europ., L, 1–4, p. 135–166, Bucarest, 2012

l'Ermitage) et au S-S-E un ravin plus large, au milieu duquel coule la source de Doamnei (la Princesse) qui se jette dans la rivière d'Argeș. L'eau de Doamnei sépare la ville actuelle de Curtea de Argeș en deux zones distinctes. Le site de Sânt Nicolai domine la terrasse de la vallée d'Argeș sur laquelle on a bâti l'église princière de Saint Nicolas et, à l'époque moderne, l'hôpital de la ville, devenu le musée urbain. La position actuelle du site, presque au centre de la ville, qui pourrait donner une fausse impression aux historiens et aux archéologues, est corrigée par la plus ancienne image des lieux qui se trouve dans une lithographie, d'après un dessin de Michel Bouquet. Né à Lorient en 1807, Michel Bouquet voyagea en Valachie en 1840<sup>4</sup>, pendant le règne du prince Alexandru Dimitrie Ghika (1834–1842). L'artiste fut bien connu en France et en Europe, grâce à l'Album moldo-valaque publié par «l'Illustration» de 1848, et son dessin «d'après la nature» fait voir la situation des ruines de l'église après le catastrophique tremblement de terre de 1838.

La perspective de Michel Bouquet qui va jusqu'à la montagne couverte de neige est prise d'un point assez éloigné vers le sud pour réunir la cour de l'église princière de Saint Nicolas et de l'autre côté l'église de Sânt Nicolai. Au centre, dans un plan intermédiaire, on peut remarquer dans une clairière une église avec, du côté Sud, une tour d'entrée qu'on peut identifier avec l'église de Olari (des Potiers). Au fond on aperçoit le monastère du prince Neagoe Basarab (1512–1521), avec une enceinte surmontée d'une tour d'entrée et à l'intérieur d'autres tours minces. Tout près de l'église princière de Saint Nicolas on voit des maisonnettes couvertes de roseaux et des enceintes en torchis. Sânt Nicolai se trouve de l'autre côté, se dressant hiératique sur le sommet, dans un paysage agreste. Au pied de cette motte, le chemin en terre, marécageux, va sous les arbres vers le monastère. C'est évidemment un paysage de campagne, hors de la ville, *extra muros*. À cette époque ni l'église princière de Saint Nicolas, ni Sânt Nicolai n'étaient pas encore comprises dans la ville de Curtea de Argeș, située au sud, derrière le chevalet de Michel Bouquet. Sânt Nicolai n'était pas une paroisse – l'église d'une *mahală* (quartier de la ville) – et sa seule relation de proximité était avec sa voisine, Saint Nicolas.

### Les recherches antérieures

**Les recherches de 1886.** L'architecte Nicolae Gabrielescu fit en 1886 les premières recherches à Sânt Nicolai, accompagnées, d'après une pratique habituelle chez les architectes, par le déterrement des murs. L'intervention de l'architecte, en ce temps là dans le sillage d'André Lecomte du Noüy, le restaurateur à la manière de Viollet – le – Duc du monastère du prince Neagoe Basarab, a été causée par la rapide dégradation du monument, qui était devenu carrière de matériel de construction pour les habitants de la ville. À cause de cet usage nuisible, pendant l'automne de 1868 la moitié est de la tour s'écroula. En 1882, pour construire un contrefort à l'église de Saint Nicolas, le conseil paroissial

<sup>4</sup> George Opreșcu, *Țările române văzute de artiști francezi (sec. XVIII și XIX)*, București, 1926, p. 27.

prit la décision d'employer des briques de Sân Nicoară, en ruinant la voûte de l'autel et ses murs latéraux. Pendant l'hiver 1885/1886, à cause de la pluie, encore un quart de la tour s'écroula. Dans ces conditions, Nicolae Gabrielescu intervint auprès de Dimitrie A. Sturdza, ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, et en obtint des fonds pour consolider les murs et pour les fouilles et recherches nécessaires à la conservation du monument. Dans la brochure publiée après ces travaux, l'architecte mit en circulation, d'après des témoignages recueillis sur place, la légende suivant laquelle la construction de Sân Nicoară, justement à côté de l'église princière, par la princesse Marguerite, l'épouse catholique de Negru Vodă (le Prince Noir), le fondateur mythique de la principauté de Valachie, avait provoqué l'animosité des boyards et le courroux de prince. La princesse coupable prit la fuite et se noya dans une rivière, qui en a pris depuis le nom de Doamnei (de la Princesse). La légende essayait d'expliquer le nom de la rivière, ainsi que la présence dans la famille princière d'une épouse catholique à laquelle on attribuait la fondation de Sân Nicoară. Une autre tradition, d'ailleurs commune à plusieurs monuments, voulait qu'un souterrain ait lié Sân Nicoară à l'église princière de Saint Nicolas. Toujours d'après les récits, on croyait savoir «certainement» que dans l'église de Sân Nicoară, dédiée à Saint Nicolas – l'office eût été prononcé jusque vers 1730 ou même 1820; les vieux habitants du quartier gardaient le souvenir de la peinture de la voûte d'autel du temps que l'église avait encore un toit.

Par ses études et le déterrement des murs l'architecte Gabrielescu réussit à établir les plans et une description de la ruine.

Selon lui, l'église de Sân Nicoară avait la forme d'une «basilique romane» avec une seule nef, longue de 16 m et large de 8,5 m, «proportion habituelle aux Romains», terminée par une abside en arc de cercle. L'abside avait deux absidioles, au nord la prothèse (oblatorium) et au sud le diaconicum. Au dessus de l'exonarthex il y avait une tour «très lourde». L'exonarthex avait dans l'axe de l'église une porte vers l'extérieur et une autre vers la nef. Il y avait aussi un accès direct à la nef par le côté sud, lequel était, peut-être, surmonté d'une fenêtre. Dans l'axe du mur de l'abside de l'autel était aménagée une autre ouverture étroite (10 cm). L'église était couverte d'une voûte en cylindre, divisée par des arcs. À l'extérieur, l'autel avait en haut des murs une suite de niches décoratives d'une profondeur de 10 cm. L'architecte roumain appréciait la construction des murs comme étant assez maladroite, à l'extérieur avec «opus reticulatum», comme en Grèce, avec une succession de trois assises en briques et une en gros cailloux ou pierres spongieuses. Il remarque que «de la même manière, sans aucune différence, est l'appareillage de l'église princière [Saint Nicolas- n. S. I.], de sorte qu'on peut bien déduire que les deux édifices ont été bâtis par les mêmes maçons»<sup>5</sup>. La carrière pour la pierre spongieuse se trouvait à 20 km en aval sur la rivière d'Argeș et les cailloux avaient dû être recueillis dans la même vallée. Les briques avaient les dimensions de 28 cm en longueur, 14 cm largeur et 4 cm d'épaisseur, avec le mortier de même épaisseur. La voûte de l'autel avait l'appareillage des briques en

<sup>5</sup> Nicolae Gabrielescu, Ruina Sân Nicoară din Curtea de Argeș. Studiu arheologic, București, 1888, p. 9.

«feuille de fougère» sur la ligne médiane, d'après le modèle des bâtiments byzantins d'Athènes.

Pour augmenter la résistance de la construction d'après un «système asiatique des pays ravagés par les tremblements de terre», on avait introduit à l'intérieur des murs à chaque 1,60 m de hauteur un réseau de poutres en bois. L'architecte roumain trouvait ce système d'armature pernicieux pour la résistance des murs, parce que le bois pourrissait. Pour n'être pas pesante, la tour était construite au dessus de l'exonarthex seulement en briques (30 cm × 20 cm × 0,4 cm – différentes du reste de la construction). L'hauteur et la massivité de la tour étaient dûes, selon l'architecte, au rôle défensif qui lui avait été attribué. Gabrielescu ne comprenait pas le rôle des absidioles de l'autel et il pensait au modèle des églises avec des nefs latérales comme à Santa Fosca de Torcello, à Daphni près d'Athènes (XI<sup>ème</sup> siècle), et à Saint Nicomède d'Athènes (XI<sup>ème</sup> siècle) où de telles absidioles étaient utilisées comme prothèse et diaconicum.

Le faible éclairage de l'église, seulement par l'étroite fenêtre de l'autel, s'expliquait, selon Gabrielescu, par sa fonction de chapelle funéraire de l'église princière voisine de Saint Nicolas. Il trouvait des analogies en France dans la chapelle Sainte-Croix de Montmajour (Arles), et à Saint-Saturnin (à Toulouse?). Quoique les modèles invoqués étaient occidentaux, en Italie et en France, la conclusion de l'architecte reste surprenante: «d'après les recherches ci-dessus nous avons vu que cet édifice n'a pas été utilisé comme église et puis l'origine de l'architecture et la manière de construction nous empêchent de penser qu'il fût catholique»<sup>6</sup>.

**Les fouilles archéologiques de 1920.** Ignorées ou pas mentionnées, les fouilles de l'architecte Gabrielescu ont été suivies par celles effectuées par Virgil Drăghiceanu du 10 au 16 septembre 1920, lorsqu'il travaillait au grand chantier de restauration de l'église Saint Nicolas<sup>7</sup>. Se déroulant sous le prestigieux patronage de la Commission roumaine des Monuments Historiques, dont le président était alors l'académicien Dimitre Onciul, ces fouilles ont eu une influence non négligeable pour former certaines convictions qui résistent jusqu'à présent.

Les «tranchées d'exploration» fouillées par Virgil Drăghiceanu, qui ne sont pas figurées dans le plan publié, paraissent avoir été orientées N-S et probablement couvraient toute la surface intérieure de l'église d'après les enterrements qu'on avait trouvé presque partout. Les enterrements ont été faits dans des cercueils en bois de sapin dont les fonds, des planches de 5 cm d'épaisseur, n'étaient pas encore complètement pourris. D'après la description, seulement trois enterrements (numéros 10, 8 et 8 bis), trouvés dans le pronaos, étaient conservés *in situ*. La profondeur des enterrements était de 0,50 – 1 m sous le sol de 1920. L'inventaire des tombes, sommairement présenté, comprenait: un *gros*, sans précision de date

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 14.

<sup>7</sup> Virgil Drăghiceanu, *Jurnalul săpăturilor din Curtea Domnească a Argeșului*, dans „Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice” (plus loin BCMI), X, 1917–1923, pp. 147–148, avec le plan des enterrements, fig. 158.

(enterrement numéro 8 bis); «peu d'ossements et un crâne fêlé, des boutons verts et très friables d'une tunique, semblables aux ceux trouvés dans la tombe du Chevalier à la Fleur de Lys de l'église princière» (no. 7); au dessous de tous les enterrements du nord de l'exonarthex – au numéro 5 «la poudre violacée d'un habit au milieu duquel il y avait des boutons dorés, comme au numéro 6, quatre s'ensuivaient en laissant des intervalles pour chaque série de quatre (sic!)»<sup>8</sup>. A l'extérieur de l'église, à droite et à gauche de l'entrée, les fouilles ont découvert encore deux tombes en sarcophages de pierres, profanés. «Devant la porte de l'église», à l'intérieur et à l'extérieur on a trouvé encore des ossements jusqu'à 1,60 mètres de profondeur. Ils se trouvaient presque sur le cailloutis sur lequel avait été construite l'église.

Presque partout au dessus du niveau de l'enterrement il y avait une couche de terre brûlée d'environ 4 cm d'épaisseur.

Les tranchées de Virgil Drăghiceanu ont mis à jour dans la nef, à environ 0,50 m profondeur, «des traces sporadiques d'un pavement en briques de 32 × 19 × 4 cm; 33 × 20 ½ × 5 cm; 22 × 13 ½ × 4 cm; 22 × 18 × 4 cm; 34 × 20 × 4 cm; 34 × 20 × 4 cm; 31 × 15 ½ × 4 cm». Au nord de l'exonarthex, on a trouvé sous ce pavement des fragments des terres cuites et après encore un mètre des fouilles il y avait «le cailloutis naturellement bétonné»<sup>9</sup>. Le fouilleur identifiait la tombe no. 5 avec celle d'un évêque d'Argeș, sans doute catholique d'après la couleur violacée des habits, et, quoiqu'il observait la disposition des tombes semblable à celle de l'église princière Saint Nicolas, il considérait les enterrements sans aucun intérêt parce que il les trouvait «tout à fait récents»<sup>10</sup>.

Aucune détermination stratigraphique ou chronologique n'accompagne son «journal des fouilles». Le seul indice seraient les boutons verts de tunique, très friables, trouvés dans la tombe no 7, ressemblant à ceux du Chevalier à la Fleur de Lys de l'église princière» (no. 7), ce dernier appartenant à des jeunes membres de la famille régnante, donc de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

Virgil Drăghiceanu hasarde encore des considérations sur l'architecture de Sân Nicoară: «d'après la tradition et le style /.../, avec un grand clocher en avant, d'après la mode occidentale, c'est une église catholique», pouvant présenter des analogies avec la «Latinska Crkva» («l'Église Latine») de Serbie<sup>11</sup>. A en juger d'après l'appareillage, Sân Nicoară aurait été construite après l'église princière de Saint Nicolas, – la première utilisant seulement sporadiquement la touffe calcaire tandis que pour la seconde ce matériel a été employé fréquemment comme pierre de taille aux angles des murs –, mais toujours sous le règne de Basarab I<sup>er</sup>. Partant de ces affirmations, V. Drăghiceanu se lance dans un exposé sur l'histoire du catholicisme dans les Pays Roumains selon les traditions et les sources, pour

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 148.

<sup>9</sup> *Ibidem*, p.147.

<sup>10</sup> Virgil Drăghiceanu, *Curtea Domnească din Argeș. Note istorice și arheologice*, dans BCMI, X, 1917–1923, p. 58, 43.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 40 et n.1.

conclure que la construction de Sânt Nicolae doit être en liaison avec l'activité du Saint Siège en Valachie, avec les épouses catholiques des premiers princes régnants roumains, avec le fonctionnement des évêchés catholiques de Severin (1382) et d'Argeș (1390), dont les titulaires «officiaient sans doute à Sânt Nicolae». Il culmine avec le témoignage de 1603 de l'évêque d'Argeș, Bernardino Quirini – lequel, pourtant, résidait à Bacău en Basse Moldavie – au sujet de «*loco ecclesiae Argiensis, in Transalpina, funditus eversa*» («détruite jusqu'aux fondements») <sup>12</sup>. Son opinion était fortifiée par le récit du voyageur anglais Clarke (1802), sur la ruine de ce «temple roman» en briques, et par la notice de Michel Bouquet dans l'*Album moldo-valaque* concernant la tradition au sujet de la chapelle d'une princesse catholique, épouse de Negru Vodă et descendante des «Bourbons de Hongrie». Mais d'autres témoignages, plus récents, ceux des gens qui auraient encore vu la peinture intérieure et l'icône de Saint Nicolas au dessus de l'entrée, obligeaient le fouilleur de 1920 d'admettre que «peut-être» l'église, réparée au début du XIX<sup>e</sup> siècle, aurait servi au culte orthodoxe <sup>13</sup>.

**Les fouilles archéologiques de 1972 et de 1975.** Exemplaires pour les débuts et les défaillances de l'archéologie roumaine du Moyen Age, les fouilles de 1920 n'ont été reprises qu'après environ un demi-siècle.

Lorsque de nouvelles recherches archéologiques ont été entreprises à l'église princière de Saint Nicolas de Curtea de Argeș dans les années 1967–1973 on fit aussi des fouilles à Sânt Nicolae <sup>14</sup>. Restées inédites, leur conclusion, s'autorisant de la découverte d'un gros de Ladislas II de Hongrie (1490–1516), trouvé probablement dans une position stratigraphique décisive – était que la date du monument doit être cherchée vers 1500 <sup>15</sup>.

Pour une raison ou pour une autre, aucun rapport ne fut publié. Le musée local de Curtea de Argeș fit appel à un des vétérans de l'archéologie médiévale roumaine, Dinu V. Rosetti qui entreprit des nouvelles fouilles, assisté par M. Nicolae Moisescu, qui était alors le directeur du musée <sup>16</sup>. Les fouilles ont abouti à la découverte au dessous du diaconicum d'un lot de monnaies dont la première en date est un ducat de Mircea l'Ancien, prince de Valachie (1386–1395, 1396–1418), puis deux de l'empereur et roi Sigismond de Luxembourg (1387–1437), tandis que les quinze autres monnaies vont jusqu'en 1671. Parce que on releva aussi des différences entre l'épaisseur des fondations et des murs en élévation on conclut

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 42.

<sup>13</sup> *Ibidem*, p. 43.

<sup>14</sup> Je présente également ici mes remerciements à M. Nicolae Constantinescu, qui a bien voulu me renseigner sur les plans de ses fouilles de 1972 (une section intérieure dans l'axe longitudinal de l'église et deux extérieures au nord du mur de la nef), a fin de pouvoir tracer les miens.

<sup>15</sup> Sans accorder une excessive importance, on doit mentionner que dans le cas des recherches de M. Nicolae Constantinescu au monastère de Cozia, faites sous l'impératif religieux et dogmatique d'un anniversaire, la datation de Cozia fut attribuée seulement au prince Mircea l'Ancien, quoiqu'il y avait aussi de découvertes antérieures à son règne.

<sup>16</sup> Après le départ de Dinu V. Rosetti qui s'est établi à l'étranger une note sur les fouilles fut publiée par N. Moisescu, *Biserica Sânt Nicolae în lumina ultimelor săpături*, dans «Studii și comunicări», Muzeul orașeneș Curtea de Argeș, I, 1980, pp. 35–39.

qu'il s'agirait de deux phases de construction: la première correspondant à la trouvaille des fragments de céramique de Zimnicea et datable du XIII<sup>ème</sup> siècle, la seconde étant représentée par l'église actuelle, sans la tour. Quatre anneaux associés à cette phase, semblables à ceux découverts à Cetățeni et Retevoiești<sup>17</sup>, permettaient de la dater du XIV<sup>ème</sup> siècle. Par la comparaison des profondeurs des fondations, plus grande dans la zone de l'autel et de la nef qu'au pronaos, et aussi à cause de la maçonnerie seulement en briques de la tour, les fouilleurs de 1975 ont reconnu encore une troisième phase de construction de cette partie de l'édifice, à laquelle sont associées les monnaies du prince Mircea et du roi de Hongrie Sigismond de Luxembourg.

**Les recherches d'histoire de l'art et de l'architecture.** Dans sa dernière contribution à l'histoire de l'architecture de Valachie, ses conférences en Sorbonne, Nicolae Ghika-Budești (1869–1943) cite la tradition suivant laquelle l'église fut édifiée par le prince Nicolae Alexandru (1351/1352–1364) pour son épouse catholique, et avance comme date de fondation le milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle; sinon même plus tôt. Il fait dériver Sân Nicoară du type des chapelles de Turnu Severin, à cause de la division de la nef en trois travées égales, marquées par des arcs doubleaux en brique pour soutenir la voûte en berceau. Le *pronaos* quadrilatéral est surmonté par la tour massive percée aux trois étages de fenêtres en plein cintre, évoquant les clochers romans. L'entrée du côté nord était flanquée par deux contreforts dont la fonction reste incertaine. L'abside de l'autel est encadrée par deux absidioles avec des niches à l'intérieur.

L'architecte en chef de la Commission des Monuments Historiques décrivait Sân Nicoară comme une église avec des influences byzantines – la maçonnerie avec des pierres encastrées entre des briques, la triple abside avec des facettes, la disposition des briques de travers dans la voûte de l'autel – mais également ayant une relation avec l'Occident – la tour clocher et les contreforts –, ce qui constitue un mélange habituel pour le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>. Ghika-Budești pensait aussi à une comparaison avec Bogdan Saray, la chapelle de la résidence des princes de Valachie à Constantinople.

On doit reconnaître une importance certaine à propos des questions soulevées par Sân Nicoară aux recherches faites par Nicolae Ghika-Budești au sujet de l'église princière Saint Nicolas, son principal objectif lors du chantier de restauration des années 1910–1920 à Curtea de Argeș. Ces recherches ont été facilitées par la synthèse de Gabriel Millet sur l'architecture byzantine (1916), par ses propres investigations à côté de Gheorghe Balș à Messembrie (Nesebar), ainsi

<sup>17</sup> Fouilles initiées par Dinu V. Rosetti, *Săpăturile arheologice de la Retevoiești*, dans «Materiale și cercetări arheologice», VI, 1959, pp. 708–715.

<sup>18</sup> Nicolae Ghika-Budești, *L'Ancienne Architecture Religieuse de la Valachie. Essai de synthèse*. <Quatre conférences tenues à la Sorbonne. Ecole des Hautes Etudes. Section des Sciences Religieuses, en 1937>, dans BCMI, XXXV, 1–2, 1942, p. 10–12, pl. I, fig. 3–10.

que par celles de ce dernier en Serbie<sup>19</sup>. Sa conclusion fut d'inclure l'église princière Saint Nicolas dans le type en croix grecque inscrite, qui venait de paraître dans l'empire byzantin aux X<sup>e</sup>–XI<sup>e</sup> siècles pour se répandre ensuite à Thessalonique et au Mont Athos. Le type est assez rare dans la Péninsule des Balkans; l'architecte Ghika-Budești cite en Serbie l'église de Mateić datant du règne du tsar Etienne Dušan (1331–1355) et Saint Jean Alitourgetos de Messembrie, du XIV<sup>e</sup> siècle, qui eut pourtant une autre évolution. Cependant, le savant architecte n'a pas continué au delà de ces suggestions capables de stimuler la recherche, non seulement pour Saint Nicolas, mais aussi pour l'église Sânt Nicoară.

Dans sa monographie consacrée à la ville de Curtea de Argeș à travers ses monuments (1940), le professeur Grigore Ionescu pensait que l'église Sânt Nicoară était contemporaine ou même plus ancienne que sa voisine Saint Nicolas. D'après le plan c'était une église orthodoxe, «le premier exemple d'architecture byzantine» en Valachie, son parement ayant «l'aspect caractéristique des monuments byzantins provinciaux contemporains»<sup>20</sup>. Les demi-calottes de l'abside et de l'absidiole gauche avaient les briques disposées à la manière byzantine en éventail tandis que dans l'absidiole droite en anneaux plans. Pour le narthex il supposait une voûte en demi cylindre renforcée par deux arcs-doubleaux. L'architecte remarquait au coin gauche de l'exonarthex l'amorce d'une voûte en cylindre disposée à travers, «au dessus de laquelle, à une époque inconnue, on a bâti uniquement en brique apparente une haute tour prismatique, point d'observation sur la ville ou seulement clocher de la petite église»<sup>21</sup>. Il présume le dessin de Bouquet un peu fantaisiste et se demande si la tour fut jamais terminée. Il écarte l'opinion de Nicolae Iorga sur les maçons de Transylvanie qui auraient construit l'église Sânt Nicoară et la comparaison suggérée par Nicolae Ghika-Budești avec Bogdan Saray de Constantinople, où la construction de la voûte était différente. Grigore Ionescu rejoint avec certaines réserves l'opinion d'Oreste Tafrali qui avait vu dans l'église de Trapezića (Târnovo) le modèle de Sânt Nicoară, «l'œuvre de maçons byzantins élèves d'une des écoles des Balkans»<sup>22</sup>. Il rejette complètement l'idée de placer à Sânt Nicoară le siège d'un évêque catholique, justement parce que le rapport de Bernardino Quirini(1603) annonçait que l'église de Curtea de Argeș était déjà détruite de fond en comble<sup>23</sup>. L'architecte s'oppose aussi à l'idée de reconstruire l'église, projet dont des religieux s'étaient entichés<sup>24</sup>.

L'église de Sânt Nicoară ne pouvait être ignorée par la fondamentale *Histoire de l'art féodal dans les pays roumains* de l'académicien Virgil Vătășianu. Associer

<sup>19</sup> Gabriel Millet, *L'école grecque dans l'architecture byzantine*, Paris, 1916; idem, *L'ancien art Serbe*, Paris, 1910; Gheorghe Balș, N. Ghika-Budești, *Ruinele din Mesembria*, București, 1912; Gheorghe Balș, *O vizită la câteva biserici din Serbia*, București, 1911.

<sup>20</sup> Grigore Ionescu, *Curtea de Argeș. Istoria orașului prin monumentele lui*, București, 1940, p. 102.

<sup>21</sup> *Ibidem*, p. 103, 105.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 107.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 110.

<sup>24</sup> *Ibidem*, p. 101.



les églises d'Argeș et de Severin avec Cotmeana – qui a des absides latérales – représente pourtant une anomalie, les trois édifices ayant des plans différents. Ensuite, entre la petite église de la forteresse de Severin et Sân Nicoară il y a une ressemblance fort approximative: la première a l'abside de l'autel de forme pentagonale à l'extérieur, tandis que celle de la seconde a trois côtés. À Severin le mur entre le pronaos et la nef a deux ouvertures avec des arcades soutenues par des pilastres, à Sân Nicoară il y a une seule porte. Vătășianu concède que l'autel de Sân Nicoară est quand même différent «précédé par deux enfoncements carrés, creusés dans les parois latérales de la nef, et flanqué par deux niches semi-circulaires dans les parois de l'est»<sup>25</sup>. Pour établir cette série de monuments, Virgil Vătășianu eût dû surmonter encore une autre difficulté: l'existence de la tour de Sân Nicoară qui n'existe pas chez les autres édifices. Il a trouvé une similitude dans l'église de Stanimaka, construite sous Jean Assen II, tsar de Bulgarie (1218–1241), en supposant que l'apparition des clochers serait due à l'influence de l'empire latin de Constantinople. Le grand historien de l'art médiéval roumain – qui, après Nicolae Ghika-Budești, avait étudié les églises catholiques de Severin et de Câmpulung – voudrait que Sân Nicoară soit une église orthodoxe, construite par «les mêmes maîtres maçons roumains ou étrangers, dépendants des chantiers de Bulgarie, auxquels on doit l'église de Turnu Severin et celle du monastère de Cotmeana, elle [l'église Sân Nicoară-n.S.I.] serait donc édifiée comme les autres dans les dernières années du XIII<sup>e</sup> siècle ou les premières du siècle suivant»<sup>26</sup>. Enfin, il ajoute à sa série une autre petite église dont la fondation fut découverte par des fouilles dans la cour du lycée de Turnu Severin, mais qui avait l'autel heptagonal. La conclusion à laquelle il aboutit est que «ces églises- salle prouvent que, dans les dernières décennies du XIII<sup>e</sup> siècle et les années immédiatement suivantes, il existait une étroite liaison entre les chantiers de la Valachie et ceux du sud du Danube, de la Bulgarie surtout; sporadiquement on peut apercevoir de vagues influences grecques ou macédoniennes, ainsi que d'autres de Constantinople»<sup>27</sup>.

Parmi les architectes *archéologisants*, feu Cristian Moisescu s'est efforcé de concilier, dans son *Histoire de l'architecture roumaine ancienne* (2001), les informations assez contradictoires des fouilles de 1920, 1972 et 1975. Il accepte partiellement Virgil Drăghiceanu et jure presque sur Nicolae Constantinescu, mais s'acharne contre les conclusions de Dinu V. Rosetti et N. Moisescu.

L'architecte restaurateur se débarrasse facilement de leurs deux premières phases de la construction parce qu'il est tout à fait habituel d'avoir des fondations plus épaisses que l'élévation. Il explique encore que, suivant le terrain, l'équilibre statique et la résistance structurelle d'une construction imposent des fondations plus ou moins profondes.

Quand même, il est assez curieux que la tour, pourtant la partie la plus lourde de l'édifice, a des fondations beaucoup moins profondes que celles de l'autel.

<sup>25</sup> Virgil Vătășianu, *Istoria artei feudale în țările române*, București, 1959, pp. 136–137.

<sup>26</sup> *Ibidem*, pp. 138–139.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 139.

L'architecte constate qu'il n'y avait pas de solution de continuité entre les fondations de la nef et du pronaos et entre celui-ci et l'élévation de la tour, donc il n'existe pas ici des phases différentes de construction. Il ajoute que, sans des profils stratigraphiques, on ne peut pas établir des relations entre le matériel archéologique et les phases de construction. La présence de la céramique du type Zimnicea est tout à fait normale pour l'habitat général de Curtea de Argeș, mais n'est pas une preuve pour la construction de l'église au XIII<sup>ème</sup> siècle. Les monnaies non plus n'ont pas une valeur probante pour la datation parce que, d'après Cristian Moisescu, leur série comprend aussi des pièces modernes.

Son analyse architecturale conteste la comparaison de Sân Nicoară avec les églises de Turnu Severin proposée par le professeur Grigore Ionescu. S'appuyant sur les fouilles de Virgil Drăghiceanu et surtout de Nicolae Constantinescu, l'architecte avance l'idée que Sân Nicoară fut édifié au XV<sup>ème</sup> siècle, et s'évertue même à préciser qu'il s'agirait de la dernière décennie (1408–1418) du règne de Mircea l'Ancien. Dans son style assez prétentieux, il déclare «le plan en trilobé de l'espace sacré», la voûte de l'autel en «opus spicatum», les niches décoratives à l'extérieur en haut du mur de l'autel, inspirés par celles de l'église du monastère de Tismana – fondée par le prince Radu I<sup>er</sup> (1374–1385) – être des raisons suffisantes pour soutenir la datation. Des «raisons dogmatiques» auraient expliqué l'absence des fenêtres, et par conséquent l'éclairage très faible. Quand à la tour, combinée avec la nef salle, c'est une exception dans l'architecture de la Valachie au XV<sup>ème</sup> siècle, pour laquelle il cherche des sources d'inspiration à Stanimaka, dans les montagnes de Rhodope, et à Râmeți, en Transylvanie (département d'Alba, Roumanie). Enfin l'architecte Cristian Moisescu adopte le point de vue de M Nicolae Constantinescu suivant lequel Sân Nicoară n'a aucune relation avec la cour princière existante depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle autour de l'église Saint Nicolas (no. 1 à cette époque). Fondation tardive, Sân Nicoară aura été, peut-être, le siège d'un protopresbyter ou protopope de la ville et de la région voisine<sup>28</sup>.

**Pour résumer les opinions de ceux qui ont fouillé ou étudié Sân Nicoară, cet édifice fut, soit une église de XIII<sup>ème</sup>–XIV<sup>ème</sup> siècle, une chapelle catholique du temps de Basarab I<sup>er</sup> († 1351/1352), mais construite après l'église princière de Saint Nicolas, soit une construction des années 1500; pour les architectes ou les historiens de l'art la date de fondation du monument se déplace de 1300 jusqu'au XV<sup>ème</sup> siècle; la tour serait ultérieure ou inachevée. A ces opinions on doit ajouter celle, encore moins fondée, qui y voit une influence serbe, malgré le manque de contigüité entre la principauté de Valachie et les Etats serbes au Moyen Age.**

**Les campagnes des recherches historiques, archéologiques et du parement de 2009–2011**

Les nouvelles recherches d'archéologie et d'histoire à Sân Nicoară ont été imposées par la nécessité de consolider, voire de reconstruire l'édifice, maintenant très dégradé et menacé de la ruine totale. Il s'agissait de chercher le moment de la

<sup>28</sup> Cristian Moisescu, *Arhitectura românească veche*, București, 2001, pp. 208–209.

fondation de l'église et ses fonctions, de préciser les caractéristiques de la tour et son rôle, de savoir si autour de l'édifice il y a eu une enceinte, une forteresse, idée chère à Nicolae Iorga et Oreste Tafrali. En même temps il fallait remédier à l'absence d'un rapport archéologique sur les prospections effectuées depuis plus d'un siècle.

Pour les nouvelles recherches archéologiques on a dépouillé d'abord les fonds de l'ancienne Commission Roumaine des Monuments Historiques<sup>29</sup> dans les archives de l'Institut National du Patrimoine de Bucarest<sup>30</sup>. Les résultats ont été tout à fait surprenants<sup>31</sup> pour reconstituer l'évolution ou plutôt l'involution du monument.

Parce que depuis 1882 le conseil des paroissiens de l'église Saint Nicolas ont mis aux enchères les briques de l'autel et des murs de Sân Nicoară, le coin nord-ouest de la tour s'écroula pendant l'hiver 1885/1886. L'architecte Nicolae Gabrielescu avait refait l'autel, mais en même temps il **a fermé l'embrasure de l'absidiole sud**. Les travaux ont été poursuivis par André Lecomte du Noüy qui avait **reconstruit le mur nord et l'absidiole contiguë**. Un an après la mort de l'architecte français, en 1915, la Commission Roumaine des Monuments Historique termina la reconstruction. Enfin l'aspect général actuel, sans les dégradations récentes, fut l'œuvre de la Direction des Monuments Historiques<sup>32</sup>: le mur nord reconstruit jusqu'à une hauteur de 2 m au dessus du socle de l'abside ; remplissage des joints avec du mortier et réfection de l'appareillage, de la chape en ciment au dessus de la cime des murs; installation des grillages à la porte et dans les trous des murs; décapage d'une couche de 0,28 m du sol autour de la ruine et à l'intérieur pour rétablir la silhouette ancienne de l'église<sup>33</sup>.

La plus importante modification est sans doute la disparition **des étroites fenêtres des absidioles, qui ne sont représentées sur aucun plan de Sân Nicoară**.

Qui plus est, la chape débordant les murs au coin sud-est du pronaos, au parterre de la tour, **avait fait disparaître le pied de l'échelle en colimaçon par laquelle on pouvait monter au premier étage de la tour**.

Par ces acquis on peut rétablir le véritable plan de Sân Nicoară.

Toujours pendant les travaux préparatoires des fouilles il fut possible de compléter le dossier iconographique de l'église. Car à la fin de l'occupation

<sup>29</sup> Fondée en 1892 et dirigée par de savants historiens, comme Dimitre Onciul et Nicolae Iorga, la commission fut dissoute en 1948 par le gouvernement communiste et les mesures prises par celui-ci contre ses adversaires politiques ont fait que le dernier président, l'académicien Alexandru Lapedatu, soit mort en prison.

<sup>30</sup> Survivance de la Direction des Monuments, Ensembles et Sites Historiques (1990–1994), dissoute en même temps que la Commission Nationale des Monuments, Ensembles et Sites Historiques par une décision gouvernementale.

<sup>31</sup> Je dois remercier Mme Raluca Iosipescu pour m'avoir aidé à consulter les riches collections de l'ancienne Commission des Monuments Historiques.

<sup>32</sup> La Direction des Monuments Historiques de Roumanie (1959–1977) recueillit une partie de l'héritage de l'ancienne Commission des Monuments Historiques, mais elle fut dissoute par l'ordre de Ceausescu afin de prévenir toute résistance à la démolition des monuments historiques et à la destruction des villages roumains.

<sup>33</sup> Les décapages autour des monuments sont une pratique habituelle de nos architectes, nuisant gravement à la conservation des sites archéologiques.

autrichienne des Principautés Roumaines, pendant et immédiatement après la Guerre de Crimée, le commandant en chef des troupes impériales-royales, le général comte Coronini-Cronberg ordonna au lieutenant et habile photographe Ludwig Angerer de réaliser, dans l'été de 1857, un album des vues de Curtea de Argeș<sup>34</sup>. Il doit se trouver dans les collections de la fondation Coronini-Cronberg de Gorizia. Par chance, dans les anciens fonds de la Commission des Monuments Historiques de Bucarest se trouve une photographie de H.N. Haydvoegel d'après la plaque d'Angerer avec la tour de Sânt Nicoară presque entière.

Trois ans après le «reportage» de Ludwig Angerer, le jeune et très distingué savant roumain Alexandru Odobescu (1834–1895) fut chargé par le gouvernement de Bucarest d'étudier les «antiquités nationales» des départements de Vâlcea et Argeș; son compagnon de voyage, le peintre suisse Henri Trenk (1818–1892) réalisa un dessin de l'église Sânt Nicoară (juillet 1860)<sup>35</sup>. Grâce à ces documents iconographiques on peut voir que la tour gardait encore, avant 1868, ses trois niveaux, avec des fenêtres assez étroites, visibles sur les murs de l'ouest (la photographie d'Angerer, de 1857), du sud, à tous les étages, et au deuxième et troisième sur la façade est (le dessin de Trenk, 1860). Terminé probablement quelque temps après la visite, parce qu'il indique faussement le même appareil à la tour et à la nef, avec des assises de briques alternées avec une rangée de cailloux encastrés, le dessin de 1860 est toutefois un précieux témoignage sur l'ancienne image de Sânt Nicoară. Au milieu de la paroi sud de la nef en haut d'une grande rupture dans le mur on aperçoit une étroite embrasure, qui surmontait probablement une porte. Par la rupture du mur, à l'intérieur de la nef on peut deviner encore, dans les nuances du noir de la pénombre, une déchirure dans la paroi ouest de la nef vers la tour et quelque chose comme une colonne<sup>36</sup>. Les échancrures des murs correspondent à l'enlèvement sauvage des encadrements des portes, en pierre taillée et sculptée.

**Les nouvelles fouilles de Sânt Nicoară**<sup>37</sup>. Leurs objectifs furent de connaître d'une manière plus précise les caractéristiques de la construction et la stratigraphie du site; de répondre aux questions anciennes, si la tour était contemporaine à la nef, si la tour avait eu un rôle défensif et si elle fut partie d'une fortification, voire d'une cour seigneuriale établie sur cette hauteur dominante, les deux dernières

<sup>34</sup> Je dois l'information à l'amitié intarissable de M. Emanuel Bădescu du Cabinet des Estampes de l'Académie Roumaine.

<sup>35</sup> Le cahier d'Henri Trenk avec les dessins de ce voyage est conservé aujourd'hui au Musée National d'Art, au Palais Royal de Bucarest.

<sup>36</sup> Je dois cette précieuse observation à Mme Raluca Iosipescu.

<sup>37</sup> Les fouilles et les études de parement de août – septembre 2009, septembre-octobre 2010, mai-juin 2011, ont été effectués sous l'égide scientifique de l'Institut pour des Études de Défense et d'Histoire Militaire – Bucarest, représenté par l'auteur, par les soins et le financement de l'Archevêché d'Argeș et Muscel, grâce à la bienveillance de l'Archevêque Mgr. Calinic, par l'appui technique de l'entreprise «Paul Construct» de Bolintinul din Vale, directeur M. Paul Bănică, et la participation de Mme Raluca Iosipescu de l'Institut National du Patrimoine – Bucarest, de MM le colonel (en réserve) et archéologue Dan Căpățână, doctorand Ionuț Iancu, Adrian Stănilă, étudiant, et Matei Neagu Iosipescu.

questions étant importantes pour la castellologie et l'histoire militaire; il s'agissait également d'établir les relations entre l'église de Sân Nicoară et la cour voisine de Saint Nicolas, ainsi qu'avec la ville de Curtea de Argeș.

L'intérieur de l'église fut sectionné est-ouest par une tranchée archéologique traversant le rez-de-chaussée de la tour – assimilable avec un pronaos – et la nef. On déterra les fondations ouest et est de la tour, la première à – 2,45 m de profondeur sous le Wagriș<sup>38</sup> – tracé par les architectes et topographes – ou à – 1,35 m sous le sol actuel. Depuis la cote – 1,54 W la fondation est, comme d'habitude, de 0,25 m plus épaisse que l'élévation du mur. Au premier abord on pourrait penser que la tranchée dans laquelle fut plantée la fondation avait seulement 0,91 m de profondeur. De l'autre côté, toujours à l'intérieur de la tour, le mur Est a sa fondation à – 2,35 m W (-1,25 m sous le sol actuel) et le commencement de l'élévation à – 1,56 m W, apparemment une tranchée de fondation avec une profondeur d'environ 0,80 m. Mais le mur Est de la tour présente sur chaque face, vers le pronaos et vers la nef, immédiatement au dessus de sa fondation souterraine plus épaisse et au début de l'élévation une grosse poutre en bois de section carrée (0,25 m × 0,25 m) dont les emplacements avec un enduit lisse de mortier ont été relevés par les fouilles. Ces poutres étaient encadrées dans les murs du Nord et du Sud de la tour et de la nef; elles constituaient l'armature en bois des murs pour égaliser les assises et consolider la construction. Assurément une poutre semblable était assise sur la retraite de l'élévation du mur Ouest de la tour pour créer un quadrilatère en bois au dessus duquel était posé le pavement ou le plancher.

La présence de ces poutres au commencement de l'élévation des murs nous donne le droit de supposer que le sol foulé par les pieds des constructeurs de la tour au Moyen Age se trouvait à peu près à – 1,25 m W ou à – 0,10 m sous le sol actuel.

Pour la restauration, l'existence de cette structure en bois suggère l'utilisation d'une armature capable de consolider les murs. Il faut renoncer à blâmer le système médiéval d'armature en bois des murs comme une cause de leur ruine, car la durée des poutres isolées dans la maçonnerie était mesurable par des siècles et même après leur pourrissement les structures prismatiques ou tubulaires en mortier continuaient à jouer encore un rôle dans le maintien des constructions.

Les recherches archéologiques ont expliqué ces faibles et presque incroyables profondeurs des fondations de la tour par la structure géologique du sol. Car ces fondations reposent directement sur le sommet en éboulis des cailloux et du sable cimentés aux temps géologiques, appartenant au cône de déjection d'un ancien torrent.

Vers l'Est le noyau compact, solide, du monticule s'enfonçait plus profondément dans le sous-sol et la nef et l'autel n'ont eu pas la possibilité de poser leurs fondations sur un support si solide.

Pour compléter les paramètres de la tour il faut préciser l'épaisseur du mur ouest de la tour – environ 2,15 m dans les fondations et 1,65 m en élévation, et du

<sup>38</sup> Le Wagriș (plus loin W) tracé sur les parois de Sân Nicoară est donc à environ 1,10 m au dessus du sol actuel.

mur Est de 1,40 m dans la fondation et élévation. Les dimensions intérieures du rez-de-chaussée de la tour (ou du pronaos) – Nord–Sud 5,45 m, Est–Ouest 3,10 m – forment un espace de presque 17 mètres carés. En haut, dans le coin Sud–ouest de cet espace, on aperçoit l’amorce de la voûte en berceau construite sur l’axe Nord–Sud pour couvrir le rez-de-chaussée.

La ruine du mur séparant le rez-de-chaussée de la tour de la nef conserve au centre le seuil de l’ancienne porte d’une largeur de 0,92 m. Malheureusement la chape grossière de ciment coulée au dessus des murs de la tour lors la dernière «restauration» empêche de lire clairement la ruine et cache le pied de l’échelle pour l’accès à l’étage.

De l’autre côté de la tour, la baie de la porte d’accès de l’Ouest, large de 1,25 m, forme un couloir dans le mur de 1,65 m longueur, prévu de chaque côté, à une hauteur 0,35 m W et à 0,25 m distance de l’extérieur, ayant un orifice prismatique (14,5 cm × 17,5 cm) où coulissait une poutre capable de bloquer la porte, une poutre certainement ferrée.

A l’Est, à l’intérieur de l’église, la tranchée découvrit à une profondeur de -3,34 m W (environ -2,20 m sous le sol actuel) les fondations demi-circulaires de l’autel. La profondeur est explicable par les soins des constructeurs d’assurer la stabilité de l’édifice là où manquait le noyau cimenté du monticule.

Le mur de l’autel présente une première retraite de 0,35 m à la cote de -1,67 m W et une nouvelle retraite de 0,15 m à -1,20 m W par rapport aux fondations. La première retraite correspond au niveau du sol au temps de la construction de l’église. Au dessus, dans l’axe de l’autel, il y a une fenêtre en embrasure avec une ouverture à l’intérieur de 0,50 m et 0,15 vers l’extérieur. Le mur de l’abside de l’autel, circulaire à l’intérieur et avec trois facettes en dehors, a l’épaisseur de 0,97 m.

Les recherches à l’intérieur ont été complétées par une cassette au sud–ouest de la nef. Le mur sud épais de 1,32 m a une alternance de pilastres, au sommet desquels des arcs doubleaux soutenaient la voûte en berceau en plein cintre qu’on peut encore apercevoir dans le dessin de Trenk.

À l’intérieur, entre la paroi ouest de la nef et le premier pilastre, sur le mortier posé sur la retraite de l’élévation on a trouvé à -1,13 m W une assise de briques similaires à celles utilisées pour la construction de la tour: **le reste de l’ancien pavement en briques de l’église**. Il faut remarquer les profondeurs voisines de ce pavement et de la deuxième retraite de l’élévation du mur de l’abside de l’autel. Par rapport au pavement de la nef celui de l’autel était d’environ dix centimètres plus élevé.

Dans le mur Sud de la nef la baie de 0,92 m largeur pour une porte d’accès direct est une création des restaurateurs d’après les dimensions de l’ouverture entre la tour et la nef.

Plusieurs enterrements dans la tour ont été ravagés par les fouilles de 1920 et suivantes. À -2,10 W vers le mur Est de la tour notre tranchée a découvert le fond pourri d’une bière et un fragment de calotte crânienne<sup>39</sup>. Dans une cassette au coin

<sup>39</sup> Par un partenariat avec le Centre d’Études Transylvaines de Cluj-Napoca nous espérons établir la datation nucléaire de cette calotte.

Nord-est de la tour on a recueilli une monnaie en argent de vingt Kreuzer de l'empereur Ferdinand I d'Autriche (1835–1848), datant la dernière étape de fonctionnement de l'église, peut-être avant le tremblement de terre catastrophique en Valachie de janvier 1838.

A l'extérieur, une tranchée perpendiculaire au mur sud de la nef à la jonction avec la tour a prouvé qu'il n'y a pas de solution de continuité entre les fondations de ces corps de l'église. Prolongée jusqu'au bord du plateau sur lequel est construite l'église, la tranchée n'a pas découvert d'enceinte mais seulement des ossements dérangés, datables des XVII<sup>ème</sup>–XVIII<sup>ème</sup> siècles d'après le matériel céramique retrouvé.

Au nord de l'église, sur le même plateau, une nouvelle tranchée et une cassette ont découvert seulement des tombes, dont une *in situ* à une profondeur de 0,15 m sous le sol actuel, avec un anneau d'argent décoré d'écailles. La tranchée prolongée jusqu'au bord du plateau n'a surpris aucune enceinte.

Mais il faut quand même préciser que le sol du plateau et tout le monticule avaient été transformés en jardin public par des décapages et un aménagement des allées, en rasant plusieurs couches archéologiques.

Les matériaux archéologiques découverts dans les fouilles sont du XIV<sup>ème</sup>–XVIII<sup>ème</sup> siècles. Parmi les éléments plus précis pour dater les couches archéologiques il faut citer un tesson à glaçure de facture byzantine du XIV<sup>ème</sup> siècle, la roue d'un éperon de la même époque, un fragment de terre – cuite avec la tulipe (XVIII<sup>ème</sup> siècle). Un autre fragment de terre- cuite publié jadis par Virgil Drăghiceanu avait dans son champ une aigle bicéphale dont la datation au XIV<sup>ème</sup> – début du XV<sup>ème</sup> siècle paraît certaine<sup>40</sup>.

De loin la découverte archéologique la plus importante pour la reconstitution architecturale de Sân Nicoară fut faite dans les fonds de l'ancienne Commission des Monuments Historiques. Parmi les plans et dessins de l'église dressés en 1927 par l'architecte Vasile Moiescu nous avons trouvé la représentation d'un chapiteau, des quatre qui gisaient abandonnés à Sân Nicoară et ont disparu depuis. **Ces chapiteaux, apparus probablement au cours des fouilles de 1920, sont la preuve indubitable de l'existence dans l'église de quatre colonnes, les supports de la coupole bâtie au dessus de la nef.**

L'échafaudage mis en place autour de Sân Nicoară permit des recherches sur le parement, afin de voir les étapes de la construction, des réparations et restaurations de l'église.

Le mesurage des briques de la tour – longueurs de 32,5 cm à 34 cm, largeurs de 18,8 cm à 20 cm, épaisseurs de 3 cm à 5 cm – et de celles de l'église princière de Saint Nicolas, authentifié ici par les inscriptions sur la couche de mortier entre les assises, prouve qu'il s'agit de la mise en œuvre, dans les deux édifices, des mêmes briques.

<sup>40</sup> Pourtant, sous le règne du prince Neagoe Basarab (1512–1521), par l'influence de son épouse serbe et de ses compagnons, réfugiés des derniers Etats serbes conquis par les Ottomans, le motif de l'aigle bicéphale apparut de nouveau dans l'ornementation roumaine.

Grâce à ces investigations qui ont mené à la découverte des chapiteaux, le plan et les caractères de l'église de Sân Nicoară sont enfin assez complets pour encadrer l'édifice dans une typologie des monuments du Moyen Age.

**Les nouvelles recherches comparatives des monuments.** S'appuyant sur les données archéologiques et de parement on peut aborder plus facilement l'étude du monument.

*L'église latine de Serbie (hypothèse Virgil Drăghiceanu).* En Serbie existent au moins deux églises latines (Latinska Crkva). Une au Sud, à Prokuplje (département de Toplica): là, aux XVI<sup>ème</sup>–XVII<sup>ème</sup> siècle, sur une importante route commerciale orientée vers Venise et l'Adriatique s'établit une colonie marchande de Raguse (Dubrovnik) d'environ 60 familles avec plus de 50 boutiques (au milieu du XVII<sup>ème</sup> siècle). Au pied de la colline Hissar, au centre de la bourgade de Prokuplje il y eut leur «l'église latine» Jug Bogdanova. L'emplacement d'un temple d'Hercule Hameum et les fondations d'une église byzantine ont été utilisés au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle par un seigneur orthodoxe local pour élever l'édifice actuel (église-halle), avec l'abside semi-circulaire de l'autel, l'appareil de murs avec assises de briques et de pierres, une niche en haut de la porte Ouest pour l'icône du saint patron.

Une autre «église latine» à Gornij Matejavač, près de Niš, fut construite probablement au XI<sup>ème</sup> siècle, et est, vraisemblablement, une des rares survivances de l'époque pré-Némanide. Le plan est d'une croix grecque inscrite avec des arcs soutenus par des colonnes ; l'autel est semi-circulaire, la coupole octogonale avec quatre fenêtres, l'appareil des murs alternant les briques avec des assises en pierres. Le nom de l'église est dû aux marchands ragusains qui l'ont utilisée au XVI<sup>ème</sup> siècle, et ont ajouté, probablement, l'exonarthex.

Par leurs plans et les élévations, les deux «églises latines» sont différentes de Sân Nicoară. Ce qui, d'après les ruines conservées à Prokuplje et à Gornij Matejavač, paraissait une tour au dessus du pronaos était justement le pronaos ajouté au XVI<sup>ème</sup> siècle aux édifices plus anciens, byzantins. Le surnom des «églises latines» était dû à la dernière phase, ragusaine, de fonctionnement, et elle avait induit en erreur le spécialiste roumain. On peut dire que l'erreur fut double, parce que la ressemblance de l'appareil fit croire Virgil Drăghiceanu dans l'existence d'un type d'église catholique avec l'appareillage byzantin, alternant les briques avec des assises en pierres.

*L'église Naissance de la Vierge de Mateić.* L'église de Kumanovo en Macédoine, partie du monastère homonyme, date, d'après des recherches récentes, d'avant 1300 ; seulement les fresques furent réalisées en 1356–1360 par l'ordre de la tsarine Hélène, veuve d'Etienne Dušan, et de son fils le tsar Uroš<sup>41</sup>. Avec ses trois coupoles sur le pronaos, la nef et l'autel, elle ne ressemble guère à Sân Nicoară.

*Karye Djami, Stanimachos et les églises de Messembrie.* Les comparaisons des plans et des autres éléments constructifs de Sân Nicoară avec ces églises,

<sup>41</sup> Maria G. Parani, *Reconstructing the Reality of Images: Byzantine Material, Culture and Religious Iconography (11th–15th Centuries)*, The Medieval Mediterranean, Leiden, Brill, 2003, p. 303.



suggérées autrefois par Nicolae Ghika-Budești et Virgil Vătășianu doivent être reconsidérées.

Récemment, Robert G. Ousterhout soulignait la similitude du parekklesion de l'église de Karye Djami de Constantinople avec plusieurs autres édifices des Balkans, avec une nef et des tours au dessus du narthex (pronaos). Le savant historien d'Oregon remarque quelques différences entre l'église stambouliote et Saints Michel et Gabriel ou Sainte Parascève de Messembrie (Nesebar), mais de frappantes similitudes avec l'église de la Vierge de Stanimaka. Pour les plans apparentés il propose une comparaison avec d'autres édifices stambouliotes à coupoles, Toklu Dede Medjidi (probablement à la charnière du XI<sup>ème</sup>/XII<sup>ème</sup> siècle) et la chapelle de Bogdan Saray, aujourd'hui détruite<sup>42</sup>.

À la Karye Djami les recherches archéologiques ont mis en évidence l'existence d'un clocher, une tour du temps des Paléologues sur la travée Sud-ouest de l'exonarthex, accessible au premier étage par une échelle en colimaçon aménagée dans l'épaisseur du mur Sud. La tour avec des fenêtres voûtées aux derniers étages a été remplacée par le minaret d'aujourd'hui.

L'introduction du clocher, et des cloches aussi, fut due, sans doute, à l'instauration de l'empire latin de Constantinople. Le son impressionnant des cloches éclipsa l'usage du modeste sematron (le grec semandron) – la *toaca* des Roumains. Ainsi aux XIII<sup>ème</sup>–XIV<sup>ème</sup> siècles les églises des Paléologues ont été munies de clochers, la Sainte Sophie déjà du temps de l'occupation franque, d'après une notule de Pachymère sous le règne d'Andronic II (1282–1328). Les positions des clochers, adossés, inclus ou séparés, mais liés par des portiques aux églises, varient beaucoup. À Mistra, par exemple, à l'église de Pantanassa (1428) la tour du clocher, ouvert au rez-de-chaussée, est ajoutée au Sud-ouest du narthex et liée avec les arcades d'Ouest et du Sud, tandis que l'accès à l'étage est possible par la tribune.

D'après Robert G. Ousterhout, les étapes des diffusions balkanique de ce type sont Saint Démètre de Veles, le Pantocrator, Saint Michel et Gabriel, Sainte Parascève et Saint Jean Alitourgetos de Messembrie et, un peu plus tard, quelques églises serbes, parmi lesquelles Saint Étienne Lazarića (Kruševać). Ainsi on peut établir un type d'églises avec une nef, le narthex surmonté d'une tour de la même largeur que la nef, et, en contrebalance, la coupole au dessus de cette dernière<sup>43</sup>.

\*

Le plus ancien exemple d'un clocher inclus dans le corps de l'église paraît être l'église de la Sainte Vierge Petričika de Stanimachos. Elle est située à trois kilomètres sud de Stanimaka sur une hauteur qui dominait autrefois la frontière des montagnes de Rodopi, entre le royaume de Jean Assan II (1218–1241) et l'Empire

<sup>42</sup> Robert G. Ousterhout, *The Architecture of the Kariye Camii in Istanbul*, dans "Dumbarton Oaks Studies" 25, Harvard University, Washington D.C., 1987, p. 11.

<sup>43</sup> *Ibidem*, pp. 106–109.

latin de Constantinople. L'ancienne forteresse byzantine est attestée premièrement dans les statuts du monastère Bačkovo sur le nom de Petričika (XI<sup>ème</sup> siècle); elle fut refaite sous Jean Assan II. Après la mort de tsar (Juin 1241) la forteresse retourne à l'Empire latin, puis aux Paléologues.

L'église existait au temps de Jean Assen II. Elle a deux niveaux et une tour rectangulaire. Quoiqu'il y ait des différences de plan et dans la manière de bâtir des étages, on n'a pas des arguments pour établir deux étapes de construction. La peinture est du XIV<sup>ème</sup> siècle, quand, sous le tsar Jean Alexandre (1331–1370) et après 1344, la zone de Stanimachos était incluse dans l'Etat bulgare jusqu'à la conquête turque. En 1934 Stanimachos/Stanimaka fut baptisé Asenovgrad par les autorités bulgares.

\*

Ce qui impressionne dans la liste établie par Robert G. Ousterhout est la forte implantation de ce type à Messembrie: au moins quatre parmi les églises de la cité péninsulaire de la mer Noire ont les caractéristiques de l'église de Stanimachos.

Mais il faut souligner que depuis longtemps Nicolae Ghika-Budești, Gheorghe Balș et Virgil Vătășianu – inconnus au savant américain –avaient identifié les filiations de l'église princière Saint Nicolas d'une part, de Sânt Nicoară d'autre part, avec les monuments de Stanimachos et de Messembrie.

\*

Quoique les informations chronologiques fermes manquent sur l'église Saint Jean Alitourgetos (la «Non Consacrée») de Messembrie, sa construction fut récemment datée au XIV<sup>ème</sup> siècle. Ses mosaïques et l'abondance des pièces en marbre propulsent cette église parmi les grands monuments byzantins du Pont Gauche médiéval. Par malheur, le catastrophique tremblement de terre de 1913 («Čirpansko») a détruit une partie de l'élévation de l'église et par conséquent les investigations de Nicolae Ghika-Budești et Gheorghe Balș à la veille de la catastrophe ont une remarquable valeur pour l'étude de monument. Le plan est en croix grecque inscrite, avec la coupole soutenue par quatre colonnes. L'édifice a 18,5 m longueur et 10 m de largeur avec des portes d'entrée dans la nef au Nord et au Sud. L'autel a trois absides.

Nicolae Ghika-Budești remarquait que «le pronaos s'était transformé de telle manière que, au dessus de lui, on peut bâtir un clocher rectangulaire»<sup>44</sup>. Le cas n'est pas unique à Messembrie où l'église du Christ Pantokrator (XIII<sup>ème</sup>–XIV<sup>ème</sup> siècle) a une tour quadrilatère sur le pronaos, conservée jusqu'au premier étage. De la tour identique de l'église Saint Michel et Gabriel de la même ville il ne reste qu'un tronc.

*L'église de Caliacra.* Une remarquable surprise fut causée par les recherches archéologiques effectuées pendant le dernier quart du XX<sup>ème</sup> siècle dans le sud de la

<sup>44</sup> N. Ghika-Budești, *Arhitectura Bisericii Domnești*, dans BCMI, X, 1917–1923, p. 121.

Dobroudja, à Caliacra, par le regretté Gheorghî Djingov<sup>45</sup>. L'étude des fondations de l'église no. 1 de Caliacra, la résidence du despote Dobrotitza, relève que, dans le cas de cet édifice – long de 15,8 m, large de 8,70 m, avec nef, abside de l'autel semi-circulaire à l'extérieur – on a bâti au dessus du pronaos une tour rectangulaire. La reconstitution, timide, avec un seul étage, est justifiée par la conservation dans les fondations de l'église, sur la façade sud de l'église, de l'entrée du couloir de l'échelle aménagé dans l'épaisseur du mur entre la nef et le pronaos. Pour cette reconstitution on trouve des analogies à l'église de Sainte Parascève de Messembrie. Un regard plus attentif sur l'église de Messembrie constate que l'abside de l'autel est polygonale à l'extérieur. D'après les recherches archéologiques et les études d'architecture, l'église no. 1 de Caliacra date de la deuxième moitié du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>46</sup>.

Des recherches à l'église cathédrale de Silistra, l'ancienne Dorostolon/Drâstor, datent l'édifice aux XIII<sup>ème</sup>–XIV<sup>ème</sup> siècles : celui-ci avait été bâti sur des fondations du XI<sup>ème</sup> siècle et il avait, dans sa dernière phase, une tour adossée au milieu du mur nord de la nef<sup>47</sup>.

**A la fin d'une recherche sur quelques églises bâties suivant ce plan, avec une tour sur le pronaos, on peut conclure que celles du littoral Nord–Ouest de la mer Noire, de Messembrie et de Caliacra sont les plus semblables avec Sân Nicoară de Curtea de Argeș.**

**Conclusion tout à fait explicable si l'on se souvient des circonstances de la mutation du siège métropolitain de Vicina à Curtea d'Argeș, de l'influence dans les pays roumains d'une Byzance provinciale, dont la principauté de Valachie était déjà voisine vers 1359 lorsqu'elle devint son héritière ecclésiastique avant de l'annexer pas à pas depuis le règne du prince Radu Ier<sup>48</sup>.**

\*

Il y a vingt ans, revisitant les fouilles et la restauration de l'église de Saint Nicolas par la Commission des Monuments Historiques dans les années 1910–1920, j'avais pensé que au dessus du pronaos existait un étage avec une voûte en berceau où se dissimulait un scriptorium ou une annexe de la chancellerie du métropolitain de Hongrovalachie. L'accès à cet espace était possible par une échelle ménagée dans l'épaisseur du mur entre la nef et le pronaos<sup>49</sup>. L'idée d'une autre

<sup>45</sup> Gheorghî Djingov, Ana Balkanska, Maria Josifova, *Kaliakra*, t. I, Sofia, 1998.

<sup>46</sup> Gheorghî Djingov, *Srednoekovna țârcva v Kaliakra*, dans "Izvestia na arheologiceski institut", XXXIII, 1972; pour la reconstitution d'architecture, Maria Iosifova, *Some varieties of the cross-domed churches of the "Tight cross" [type no. I] variant*, dans „Archaeologia Bulgarica”, I, 1997, p. 64.

<sup>47</sup> Gheorghî Atanasov, *Dobrudjanskoto despostvo*, Veliko Tărnovo, 2009, pp. 327–328. Mais la reconstitution proposée suggère plutôt une tour du XVII<sup>ème</sup> siècle.

<sup>48</sup> V. Sergiu Iosipescu, *Contribuții la domnia principelui Radu I și a alcătuirii teritoriale a Țării Românești în secolul al XIV-lea*, dans SMIM, XXVIII, 2010, pp. 25–48.

<sup>49</sup> Idem, *Comisiunea Monumentelor Istorice inițiativa cercetărilor de arheologie medievală-săpăturile de la Curtea de Argeș*, dans „Revista Monumentelor Istorice”, LXI, 2 (1992), pp. 29–30; l'explication utilisée, sans citer la source, par Dan Mohanu dans „Calea grămăticilor” de la Argeș. O reconstituire virtuală a bisericii Sf. Nicolae Domnesc, dans *Izvoare istorice, artă, cultură și societate. În memoria lui Constantin Bălan (1928-2005)*, ed. Constantin Rezachevici, *Fundația Speteanu*, București, 2010, pp. 63–91.

élévation au dessus du pronaos de l'église princière de Saint Nicolas était déjà prévue par les études de l'historien de l'art Orest Tafrali<sup>50</sup>.

Dans le tableau votif sur la paroi nord-ouest de la nef, refait en 1827 par le peintre Panteleimon, le prince Radu Ier et la princesse Anne présentent une maquette de l'église avec, sur le pronaos, deux tours clochers d'une hauteur invraisemblable. A l'époque de la nouvelle peinture, en 1827, l'église de Saint Nicolas avait seulement deux petites tourelles en bois couvertes en fer-blanc, qui ont été enlevées d'ailleurs par les restaurateurs en 1911.

Mais le peintre Panteleimon avait vu sur l'ancienne peinture quelque chose beaucoup plus haut que ces tourelles, et d'ici l'étrange synthèse. **Parce que, dans la peinture originelle, du XIV<sup>ème</sup> siècle, la maquette de l'église princière de Saint Nicolas avait sur le pronaos une tour semblable à celle qui, par bonheur, se conserve, du moins partiellement, à Sîn Nicoară**<sup>51</sup>.

Ainsi, les recherches sur Sîn Nicoară et Saint Nicolas sont une illustration de l'introduction dans l'architecture de la principauté de la Valachie, au milieu de XIV<sup>ème</sup> siècle, d'un type d'église répandu à Messembrie, à la cour voisine du despote Dobrotitza, à Caliacra. Les circonstances de cette propagation, l'emprunt des maîtres maçons, peuvent être reconstitués maintenant plausiblement<sup>52</sup>. Après la conquête de Vicina par le grand khan Özbeq (1312–1342), la cité devint, vers 1340, une base pour préparer la future action contre Constantinople et les Détroits<sup>53</sup>. L'exil du métropolite de Vicina à la cour des princes de Valachie et puis le développement territorial à l'est de la principauté, pendant la Croisade anti-mongole, ont été les prémisses du grand tournant dans l'histoire roumaine en 1359<sup>54</sup>. Avec l'arrivée du métropolitain de Vicina à la cour de Basarab s'amorçait la fondation du siège métropolitain et princier d'Argeş. La Valachie entrait dès lors dans le Commonwealth byzantin.

À la mort du grand voïévode Basarab I, le chantier de l'église et du siège métropolitain de Curtea de Argeş était déjà ouvert. Pendant l'été de 1352 le mur de l'église de Saint Nicolas été construit jusqu'à la hauteur de l'inscription sur le mortier humide qui notait la mort, à Câmpulung, du prince fondateur de la dynastie.

Une dernière question sur la postérité du type de l'église princière de Saint Nicolas et Sîn Nicoară.

<sup>50</sup> Orest Tafrali, *Monuments Byzantins de Curtea de Argeş*, Paris, 1931, pp. 40–41.

<sup>51</sup> En 1990-1993, lorsque j'étais directeur scientifique, puis responsable du service de la recherche à la Direction des Monuments, Ensembles et Sites Historiques, j'ai essayé vainement de déterminer le restaurateur de la peinture de l'église Saint Nicolas, d'aborder le tableau votif qui eût éclairci des questions essentielles de l'histoire de l'église et également de la principauté de la Valachie.

<sup>52</sup> C'est encore une preuve du fonctionnement des « couloirs culturels », évoqués par M. Răzvan Theodorescu dans son livre *Bizanţ, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale româneşti*, Bucureşti, 1974, pp. 339–348.

<sup>53</sup> Vitalien Laurent, *L'assaut avorté de la Horde d'Or contre l'empire byzantin*, dans «Revue des Études Byzantines», Paris, 18 (1960), pp. 145–162.

<sup>54</sup> Şerban Papacostea, *Orientări și reorientări în politica externă românească: anul 1359*, dans SMIM, XXVII, 2009, pp. 9–24.

Toujours Nicolae Ghika-Budești découvrit l'église de Hârtești, aujourd'hui une partie du village de Țițești, commune Bucșenești-Lotași, tout près de Pitești. Quoique l'inscription de fondation, conservée aujourd'hui, porte la date 1531/1532, par la similitude de plan avec Saint Nicolas, l'architecte a proposé le XIV<sup>ème</sup> siècle pour sa fondation<sup>55</sup>. Dans une recherche spéciale sur cette église, Emil Lazarescu proposait un intervalle de fondation de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle jusqu'à la date de l'inscription<sup>56</sup>. Il espérait une solution grâce aux futures recherches archéologiques<sup>57</sup>.

\*

Les études diplomatique et cartographique de l'église de la Dormition de la Vierge de Curtea de Argeș<sup>58</sup>, fondation de prince Vlad Dracul (le Diable), ont confirmé la thèse de Nicolae Iorga suivant laquelle Saint Nicolas fut la première église métropolitaine de la Valachie<sup>59</sup>. Les conséquences doivent être soulignées. L'auteur des fouilles archéologiques de 1967–1973 à l'église de Saint Nicolas, dut reconnaître, *sotto voce*, l'existence éventuelle de la Cour princière **sous l'emplacement actuel de l'ancien hôpital de la ville de Curtea de Argeș, devenu aujourd'hui le musée local d'histoire.**

**Autrement, et franchement dit, l'ensemble archéologique autour de l'église de Saint Nicolas n'est pas, en réalité, la Cour princière, mais, depuis 1359, le siège du métropolite, par le transfert du titulaire de Vicina à Curtea de Argeș.**

Des études récentes sous le patronage du regretté Petre Ș. Năsturel au sujet de l'existence antérieure d'un évêché de Valachie dépendant du Patriarcat de Târnovo ouvrent la voie pour localiser éventuellement ici, dans l'église no.1, – au dessus de laquelle fut érigée Saint Nicolas –, le siège de son évêque.

Après 1359 l'ensemble de la métropolie à Saint Nicolas comprenait aussi l'église de Sân Nicoară. Sa fonction dut être celle de chapelle mortuaire. Sa construction fut contemporaine ou immédiatement postérieure à l'église Saint Nicolas. D'ailleurs, son nom n'est qu'une variante roumaine du nom du même saint, Nicolas. La preuve s'en trouve dans le récit d'un voyageur syrien, le diacre Paul d'Alep. Attiré par le magnifique monastère du prince Neagoe Basarab, il écrivait au mois de janvier 1657, de Curtea de Argeș, que la ville possède neuf

<sup>55</sup> Nicolae Ghika-Budești, *Biserica din Hârtești – Muscel*, dans BCMI, XXVII, 1934, pp. 19–27.

<sup>56</sup> Emil Lăzărescu, *Despre vechimea bisericii din Hârtești*, dans SCIA, IX, (1962), pp. 386–398.

<sup>57</sup> Dans le cimetière autour de l'église on avait trouvé une monnaie du prince Vladislav II de Valachie (*ibidem*, pp. 329–293), preuve de l'existence ici d'un village au milieu du XV<sup>ème</sup> siècle.

<sup>58</sup> Pavel Chihaia, *Cele două locașuri ale Mitropoliei din Curtea de Argeș, deduse din hrisoavele lui Neagoe Basarab*, dans „Mitropolia Olteniei”, XIX, nr. 7–8 (1967), pp. 597–612 et *ibidem*, dans *idem*, *Din cetățile de scaun ale Țării Românești*, București, 1974, pp. 46–65.

<sup>59</sup> N. Iorga, *Istoria bisericii românești și a vieții religioase a românilor*, vol. I, București, 1929, pp. 37–39. Voyez aussi l'étude du R.P. Ion Ionescu, *Despre primul lăcaș al Mitropoliei Țării Românești de la Curtea de Argeș*, dans „Mitropolia Olteniei”, 1–2 (1969), pp. 55–60.

églises, dont quatre consacrées à Saint Nicolas<sup>60</sup>. Dans son commentaire, l'éditeur se hâta de corriger «l'erreur» du diacre parce que, «en réalité», il n'y avait dans la ville que deux églises consacrées à ce saint: l'église princière et Saint Nicolas du bourg. Mais un document de 13 Janvier 1613 mentionne la petite église dans un coin de l'enceinte du monastère, dédiée également à Saint Nicolas, qui recevait déjà des dons de la princesse Despina, épouse du prince Neagoe Basarab<sup>61</sup>. Donc, la quatrième église dédiée à Saint Nicolas ne pourrait être que Sânt Nicoară. **Le témoignage de Paul d'Alep confirme indirectement la confession orthodoxe de l'église Sânt Nicoară.**

\*

**L'église de Sânt Nicoară, ainsi que son prototype plus grand, Saint Nicolas, dévoilent une option pour la synthèse entre Byzance et l'Occident parce que, évidemment, à l'église en croix grecque on avait ajouté un campanile. Assurément, la synthèse s'était produite ailleurs, peut-être dans l'empire de Thessalonique, ou sur les frontières de celui latin de Constantinople d'où elle avait été diffusée sur le rivage ouest de la mer Noire. De Messembrie elle arriva à Caliacra et d'ici à Curtea de Argeş. Le «missing link», le chaînon manquant, fut, probablement, la cité de Vicina, engloutie dans les eaux du Danube.**

<sup>60</sup> *Călători străini despre țările române*, vol. VI, Bucureşti, 1976, p. 164.

<sup>61</sup> *DIR. B. Veac XVII*, vol. II, p. 136.



Fig. 1. L'église de Sân Nicoară – vue actuelle côté nord (photo S. Iosipescu, 2008).



Fig. 2. L'église de Sân Nicoară – vue actuelle côté sud (photo S. Iosipescu, 2009).

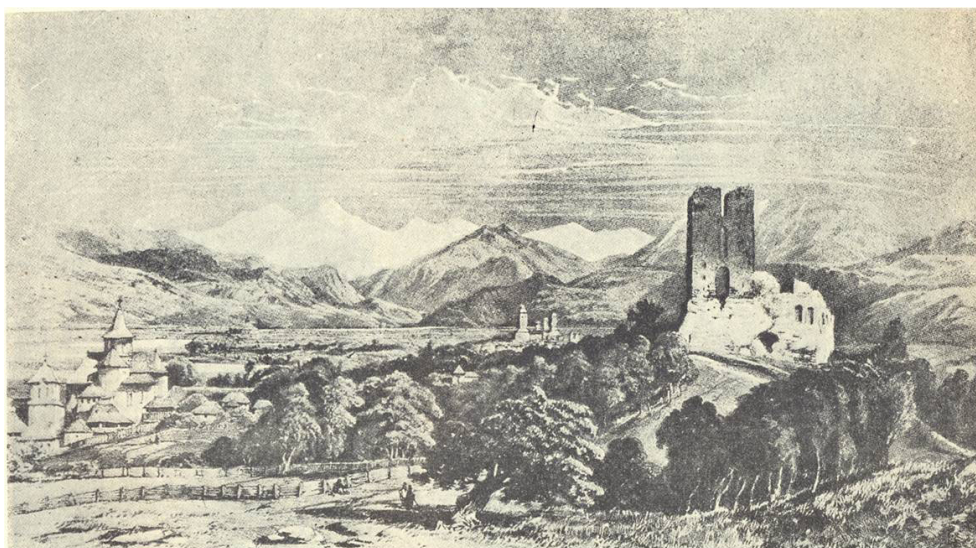


Fig. 3. Michel Bouquet, Vue vers le monastère de Curtea de Argeș (1840).



Fig. 4. Les églises «Sân Nicoară» et «Sfântul Nicolae Domnesc», vue vers 1900 (le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine).





Fig. 5. L'église «Sân Nicoară» – photographie de l'album de Ludwig Angerer, 1857  
(Archive de l'Institut National du Patrimoine – Bucarest).



Fig. 6. L'église «Sân Nicoară» – dessin d'Henri Trenk, 1860.

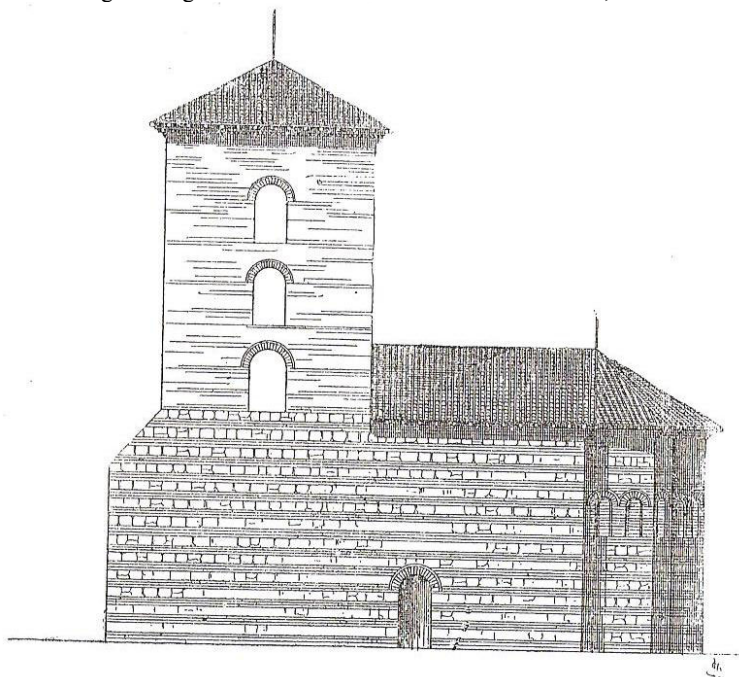


Fig. 7. L'église «Sân Nicoară» – projet de reconstitution par l'architecte N. Gabrielescu, 1886.

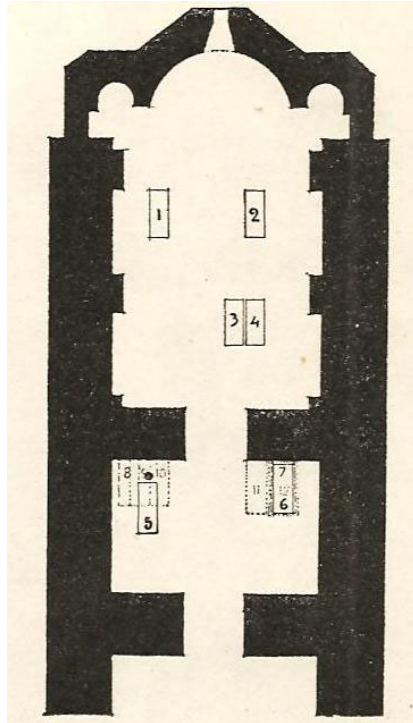


Fig. 8. L'église «Sân Nicoară» – le plan des tombes découvertes par les fouilles de 1920.

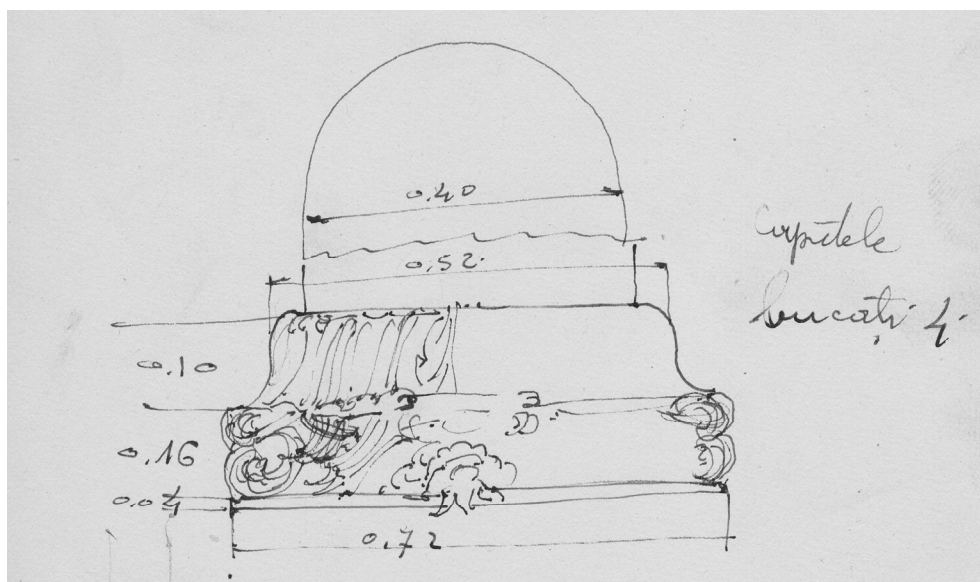


Fig. 9. Chapiteau de l'église «Sân Nicoară», dessin par l'architecte Vasile Moiescu, 1927.



Fig. 10. L'église «Sân Nicolae» – aspect des fouilles archéologiques de 2010 (photo S. Iosipescu).



Fig. 11. Parement extérieur de l'église «Sfântul Nicolae Domnesc» (photo S. Iosipescu, 2011).

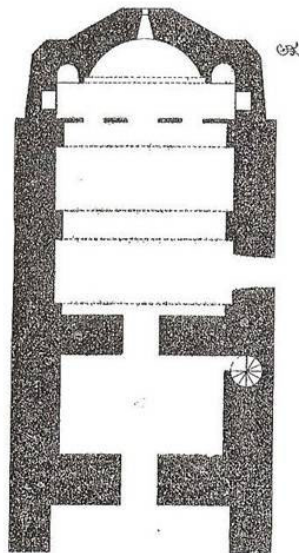


Fig. 12. L'église Sân Nicoară – le plan dressé par l'architecte Gabrielescu, après la fermeture des fenêtres des absidioles et la reconstruction de l'autel.



Fig. 13. L'église Bogorodiča Petričika de Stanimachos, aujourd'hui Asenovgrad, Bulgarie.

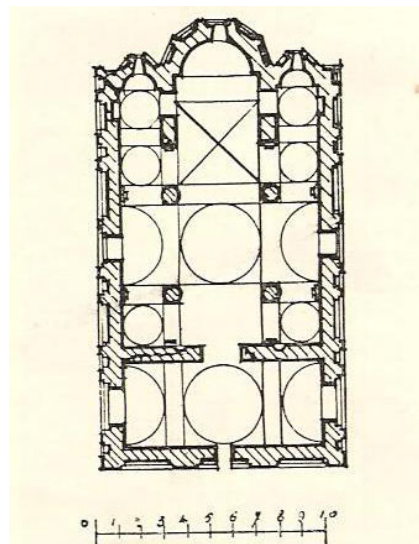


Fig. 14. L'église Saint Jean Aliturgetos (le Non Consacré) de Messembrie, plan dressé par l'architecte Nicolae Ghika-Budești.

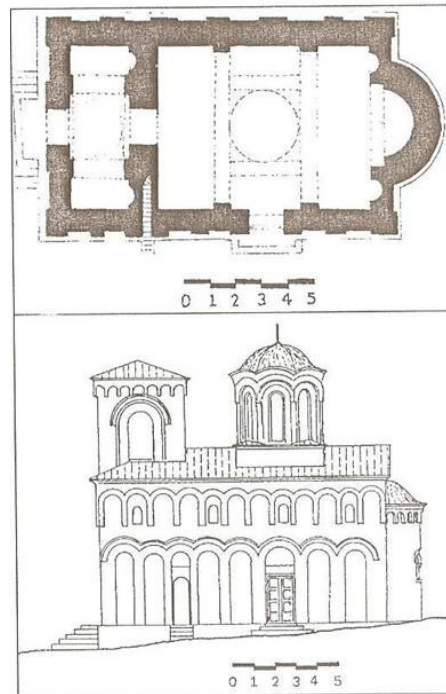


Fig. 15. L'église no. 1 de Caliacra, plan et reconstitution (d'après Maria Iossifova).



Fig. 16. L'église princière Saint Nicolas de Curtea de Argeș – vue actuelle (photo S. Iosipescu, 2008).



Fig. 17. L'église princière Saint Nicolas de Curtea de Argeș – le tableau des donateurs avec la maquette de l'église.

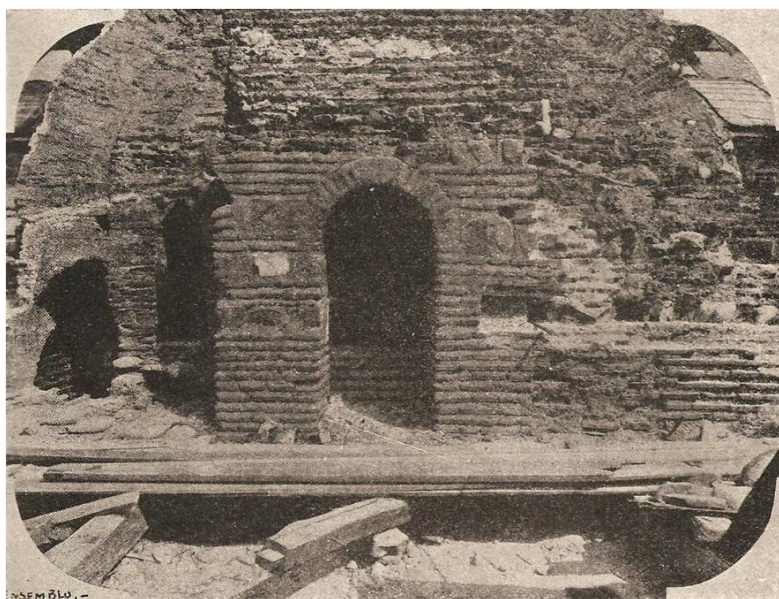


Fig. 18. L'église princière Saint Nicolas de Curtea de Argeș – les ruines de la chambre (*scriptorium*) existante autrefois au dessus du narthex - le premier étage de la tour du clocher (photo 1911, Archive de l'Institut National du Patrimoine – Bucarest).